



HAL
open science

Travail de deuil

Christophe Premat, Mickael Benyamin

► **To cite this version:**

Christophe Premat, Mickael Benyamin. Travail de deuil. Le dictionnaire de la Mort, 2010, pp.1046-1049. halshs-00520864

HAL Id: halshs-00520864

<https://shs.hal.science/halshs-00520864>

Submitted on 24 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le travail de deuil

Le travail de deuil consiste principalement à désinvestir l'amour pour un objet perdu. Selon Freud, la résistance à ce travail vient du fait que « l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale, pas même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe »¹. Il s'agit, pour le sujet concerné, de détacher toutes les connexions avec cet objet perdu. Freud compare le deuil à la mélancolie pour en dégager les différences : si, dans le deuil, le monde s'est appauvri, le mélancolique s'accuse de tous les maux en dévalorisant son moi. Le travail de deuil consiste à réactiver les satisfactions narcissiques dues au fait de rester en vie pour accepter la réalité de la perte de l'objet. « On peut peut-être se représenter que ce dénouage s'effectue si lentement et à pas si comptés qu'à la fin du travail tout ce que celui-ci requiert en fait de dépense est même dilapidé »². Dans d'autres textes, Freud évoque la culpabilité que nous avons face à la mort, et notamment celle d'autrui. « L'être cultivé adulte ne fera pas volontiers place, dans ses pensées, à la mort d'un autre, sans paraître à ses propres yeux dur ou mauvais, à moins que, de par sa profession de médecin, avocat, etc., il ait affaire avec la mort »³. Cette phrase ne signifie pas que l'on éprouve du plaisir caché à la mort d'autrui, bien au contraire, mais qu'il existe un traitement conventionnel de la mort. Notre culture induit une forme de culpabilité à l'égard de la mort affligée. La mort de l'être proche est d'autant plus insupportable qu'elle prive d'un certain nombre de jouissances. En même temps, envisager la mort des proches est beaucoup plus simple que le fait d'envisager la sienne même si « le fait-de-la-mort en général est une maladie incurable »⁴. Le travail de deuil consiste à accepter de se délier de la personne aimée, en la réincorporant. En fait, la personne en deuil réinstalle ses bons objets intériorisés. Descartes, dans les *Passions de l'âme*, avait repéré les ambiguïtés de ce travail de deuil dans le veuvage : « lorsqu'un mari pleure sa femme morte, laquelle (ainsi qu'il arrive quelquefois) il serait fâché de voir ressuscitée, il se peut faire que son cœur est serré par la tristesse que l'appareil des funérailles et l'absence d'une personne à la conversation de laquelle il était accoutumé excitent en lui ; et il se peut faire que quelques restes d'amour ou de pitié qui se présentent à son imagination tirent de véritables larmes de ses yeux, nonobstant qu'il sente cependant une joie secrète dans le plus intérieur de son âme, l'émotion de laquelle a tant de pouvoir que la tristesse et les larmes qui l'accompagnent ne peuvent rien diminuer de sa force »⁵. Il signale que la joie peut devenir plus forte que la tristesse tout en éprouvant une certaine culpabilité : le mari évalue les pertes et les gains libidinaux. Cette ambivalence reconnue par Descartes et reprise par Freud dans *Deuil et Mélancolie* qui en fait le ressort même du destin du travail de deuil et l'origine du sentiment de culpabilité qui culmine dans le délire mélancolique. « La vie s'appauvrit, écrit Freud, elle perd de son intérêt dès l'instant où dans les jeux de la vie on n'a pas le droit de risquer la mise suprême, c'est-à-dire la vie elle-même »⁶. C'est justement dans la guerre qu'il existe une inversion de cette valeur, dans la mesure où la mort devient probable. Non seulement la mort d'autrui devient plausible, mais la mort propre également. La première attitude vis-à-vis de la mort n'est pas tenable, il n'empêche que le conflit guerrier a ceci de particulier que la mort peut être porteuse d'une

¹ Freud S., « Deuil et mélancolie », *Œuvres complètes, Volume XIII*, 1914-1915, Traduction allemande collective, 1994, p. 265.

² *Ibid.*, p. 277.

³ Freud S., « Actuelles sur la guerre et la mort », dans *Œuvres complètes, Volume XIII*, 1914-1915, Traduction allemande collective, 1994, p. 145.

⁴ Jankélévitch V., *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien, 3. La volonté de vouloir*, Paris, éditions du Seuil, 1980, p. 52.

⁵ Descartes R., *Les passions de l'âme*, dans *Œuvres et Lettres*, Paris, éditions Gallimard, coll. La Pléiade, 1953, p. 766.

⁶ Freud S., « Actuelles sur la guerre et la mort », dans *Œuvres complètes, Volume XIII*, 1914-1915, Traduction allemande collective, 1994, p. 146.

dimension héroïque. Celui qui a donné sa vie à la nation acquiert une forme d'immortalité héroïque consacrée par les institutions sociales (exemple des monuments aux morts). Le fait d'avoir tué des ennemis ne fait pas réapparaître une quelconque trace de culpabilité. Celui qui a donné sa vie à la nation participe à la célébration d'une forme d'immortalité des institutions sociales.

En revanche, en affrontant la mort et en risquant sa vie, le sujet se doit d'écarter la représentation de sa propre mort. En neutralisant cette culpabilité et en faisant une place plus réfléchie à la mort tout en niant les fantasmes d'immortalité, la guerre perdrait de son intérêt. La mort est omniprésente (par exemple la retranscription de faits divers tragiques ou des guerres dans les journaux télévisés), sans pour autant qu'il y ait de discussions réelles sur ses représentations culturelles. Il existe une corrélation entre le renoncement pulsionnel propre à chaque culture, la perte de lucidité face à la mort et la libération de pulsions vitales agressives en cas de guerre. En effet, la culture se caractérisant par un refoulement des pulsions égoïstes, celles-ci se libèrent au moment des conflits. « La société de la culture, qui exige l'action bonne sans se soucier du fondement pulsionnel de celle-ci, a ainsi obtenu d'un grand nombre d'hommes l'obéissance à la culture, sans qu'ils suivent en cela leur nature. Encouragée par ce succès, elle s'est laissée conduire à accroître le plus possible la tension des exigences morales et ainsi elle a contraint ses participants à s'éloigner encore davantage de leur prédisposition pulsionnelle »⁷.

C'est au niveau des représentations de la mort que l'on peut travailler à faire reculer le niveau de cruauté des conflits. En effet, plus la culpabilité est forte, plus la cruauté risque de gagner en intensité. Même dans l'optique d'une transformation radicale d'un ordre politique se cache la prétention à la maîtrise du commencement d'un nouveau processus. Plus les sujets pensent contrôler collectivement un processus, plus ils pensent construire un ordre stable et immortel et c'est précisément cette illusion qu'il s'agit ici de déconstruire. Freud invite à une remise en question du traitement de la mort dans les cultures occidentales. Ce point est central, car Freud a par la suite émis l'hypothèse d'un contact entre deux types de pulsions - les pulsions de vie et les pulsions de mort- qui sous-tend notamment les affrontements guerriers, à l'instar de sa lettre à Einstein en septembre 1932. Il a proposé à Einstein sa théorie des pulsions pour expliquer partiellement les causes de la guerre. « Nous croyons à l'existence d'une telle pulsion et nous nous sommes efforcés, ces dernières années précisément, d'en étudier les manifestations. Puis-je à ce propos vous exposer une partie de ma théorie des pulsions, à laquelle en psychanalyse nous sommes parvenus après maint tâtonnement et atermoiement ? »⁸. À ce stade, les hypothèses d'une considération du traitement de la mort sont mises de côté, alors qu'elles révèlent un caractère profond des cultures humaines, à savoir la négation de la mort comme fin ultime. La société présente d'emblée à l'individu la représentation d'une illimitation, d'une *hybris*, sans évoquer une possible fin. Le travail de deuil pourrait alors laisser place à un travail sur les représentations de la mort afin d'imposer sa réalité au sujet.

Bibli. : Freud S., « Deuil et mélancolie » *Œuvres complètes, Volume XIII*, 1914-1915, Traduction allemande collective, 1994 * Freud S., « Actuelles sur la guerre et la mort », dans *Œuvres complètes, Volume XIII*, 1914-1915, Traduction allemande collective, 1994 * Freud S., « Pourquoi la guerre ? », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, 1921-1938, Traduction collective, Paris, éditions PUF, 1985, « Descartes R., *Les passions de l'âme*, dans *Œuvres et Lettres*, Paris, éditions Gallimard, coll. La Pléiade, 1953

⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁸ Freud S., « Pourquoi la guerre ? », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, 1921-1938, Traduction collective, Paris, éditions PUF, 1985, p. 209.